

# Une interminable distraction au monde

Du même auteur

*L'Homme qui penche*  
Éditions de l'Olivier, 2003

BERTRAND DE ROBILLARD

Une interminable  
distraction  
au monde

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.748.4

© Éditions de l'Olivier, 2011.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*à Hugues et à Didier*

« La maturité est aussi la chose suivante : ne plus chercher au dehors mais laisser parler la vie intime, avec son rythme qui seul compte. »

CESARE PAVESE



## 1.

C'était une vieille baraque en face de la mer.

Depuis des années nous en parlions, Claire et moi. Non pas de cette maison que nous ne connaissions pas encore, ni même de Varechs, que nous aimions beaucoup, en revanche, mais de l'éventualité de notre installation, un jour peut-être, à l'écart de la ville. Nous avions des idées assez arrêtées sur ce que nous cherchions et des moyens limités. Ce n'était pas une urgence, mais vivre ailleurs et différemment nous était devenu de plus en plus nécessaire, et après plusieurs années de recherches infructueuses, nos espoirs avaient commencé à céder à de la résignation. Et puis, un beau jour, tout à fait par hasard, nous étions tombés sur cette aubaine qui dépassait nos

espérances. Située à l'extrémité d'une pointe, au sud de l'île, la maison n'avait rien à voir avec les villas sans âme construites le long de la côte mauricienne ces quarante dernières années. C'était un campement à l'ancienne aux murs en pierres chaulées, avec un toit haut et des volets en bois plein ouverts sur l'océan. Une certaine rusticité se dégageait de la toiture en chaume, renvoyant à l'image de ces campements d'autrefois faits de fibres de ravenala séchées cousues ensemble et qui disparurent progressivement au cours des années soixante, après les ravages causés par un cyclone particulièrement meurtrier. La maison dont la chaux des murs était tombée par plaques çà et là laissait entrevoir en dessous ses vieilles pierres sèches, entre lesquelles poussaient par endroits quelques brins d'herbe. Debout face à la mer, balayée par les vents et les intempéries, elle avait dans sa décrépitude une retenue qui lui donnait un air de vénérable dame rescapée d'un autre temps. Nous étions arrivés un samedi en fin de matinée. Le camion nous avait suivis tant bien que mal dans le trafic, avant de nous perdre de vue pour de bon. Alors, à un kilomètre de Varechs, on s'était arrêtés en bordure d'un champ de canne pour l'attendre, et on était descendus de voiture, car avec la température encore

élevée de ce début d'avril, nous étions déjà en nage.

Nous avons emménagé dans une brise carabinée. D'abord, nous n'y avons pas prêté grande attention, notre préoccupation première étant d'en finir et de nous retrouver enfin chez nous. Le lendemain matin, quand j'étais sorti de la maison après le petit déjeuner, à la recherche de la poubelle, le vent soufflait encore. Aussi fort et sans discontinuer. C'est tout juste si cela s'atténuait pendant quelques secondes, par moments, pour reprendre de plus belle. Je m'étais alors souvenu que, lors de notre unique visite, en janvier de la même année, il soufflait de la même manière mais que, subjugués par ce que nous découvrions, ni Claire ni moi ne l'avions remarqué.

Les murs demandaient un sérieux coup de peinture et les meubles manquaient dans pratiquement toutes les pièces, mais nous n'étions pas pressés. On prendrait le temps de trouver ceux qui convenaient, disait Claire – après tout, cela ferait partie des plaisirs de l'emménagement. Seul mon bureau affichait plus ou moins complet, si l'on peut dire. C'était une pièce vaste et claire, que la disposition des meubles faisait tourner le dos à la mer. Et,

les prévisions de Claire se révélant justes, la vieille table en teck placée contre le mur, côté route, donnait à l'ensemble un cachet un peu suranné qui ne nous déplaisait pas.

C'en était fini, désormais, de l'humidité et du froid de Hauteville dont je pensais pourtant ne jamais pouvoir me passer bien longtemps ; des soirées au restaurant – rares il est vrai. De même, inutile serait dorénavant cette panoplie de vêtements tels que blousons, imperméables, parkas et autres vestes en tout genre, avec leur odeur de renfermé quand on les sortait de la penderie au début de l'hiver. Au fond, j'étais peut-être plus attaché que je ne le croyais à l'atmosphère brumeuse et à la grisaille des hauts plateaux... Avions-nous pris la bonne décision, tout compte fait ? Ce dont nous étions sûrs, du moins, c'est que – les médecins l'avaient confirmé à plusieurs reprises – le climat serait bénéfique à Claire, qui était sujette aux rhumatismes. Et puis, nous en avons assez de la vie urbaine et des contraintes professionnelles.

Avant d'opter pour des responsabilités moins importantes qui lui permettraient de travailler à mi-temps, Claire avait été pendant dix ans chargée de la programmation d'une maison d'édition, où j'assumais plusieurs

fonctions, dont celle de lecteur. En réalité, c'est à moi que le poste avait d'abord été proposé, mais vu mon peu d'intérêt pour la gestion et l'idée de faire carrière, j'en avais parlé à Claire, à qui le poste devait logiquement échoir en cas de refus de ma part : les avantages économiques que présentait cette situation ne nous laissaient pas tout à fait indifférents, et il avait été finalement convenu entre nous qu'elle l'accepterait, pourvu que je prenne à ma charge certaines tâches, telles que le tri des manuscrits. Il eût été difficile de dire qui de nous deux était le plus las. Las des échéances à respecter, des bruits de couloir et des rivalités au sein de l'entreprise ; des petites ambitions et des frustrations des uns et des autres. Mais surtout, en ce qui me concernait, je n'en pouvais plus de travailler ainsi, de faire semblant, et de rechercher inconsciemment chez les autres ce qui était enfoui au fond de moi. Ce poste était devenu un fardeau que – je le sentais – je n'arriverais bientôt plus à porter. Au point que j'avais préféré m'en ouvrir à mon employeur, avant que lui n'en prenne l'initiative. L'entrevue s'était plutôt bien passée. Ma démarche ne l'avait pas surpris outre mesure : il y a des signes, m'avait-il dit, qui ne trompent pas. De même, il comprenait parfai-

tement que l'enthousiasme de la jeunesse – quoique toute relative, dans mon cas – n'ait pas résisté à l'usure du temps, car à un certain moment, avait-il ajouté, tout lasse, et – grand seigneur – il m'avait proposé de prendre ma retraite anticipée à des conditions plutôt favorables. Je le soupçonnais de se féliciter intérieurement de cette issue qui l'arrangeait probablement presque autant que moi. À Varechs, nous allions enfin pouvoir, Claire et moi, passer à autre chose. Elle, à la photographie, au jardinage, à la cuisine, alors que j'allais pour ma part être en mesure de me livrer à la lecture dans les meilleures conditions possibles. Car j'étais en effet d'avis qu'en matière de littérature, comme en musique, il y avait une question déterminante liée au rythme, en vue d'une appréciation correcte de l'ouvrage. Toutefois, si dans le domaine musical la décision du tempo incombe au musicien, en littérature c'est au lecteur que revient cette option – qu'il prend généralement sans y penser. Je disposais donc, désormais, du temps nécessaire à la lecture des livres que je lisais trop vite auparavant. J'allais également pouvoir me consacrer à un projet que j'avais en tête depuis quelque temps, sans oser encore me l'avouer.

Je me souviens qu'à cette époque, une image de mon enfance me revenait à l'esprit de manière de plus en plus insistante. La scène se passe à Bel Ombre, où j'accompagnais chaque année mes parents pour les vacances d'hiver. Ce jour-là, comme d'habitude à cette heure, il n'y avait pas un souffle, et le calme plat devait se prolonger encore un moment. C'était un de ces matins où j'avais scruté l'aube pour y déceler les signes du jour se levant quand, dans la fenêtre, était venue s'encadrer sur la mer étale du lagon une pirogue menée à la perche par un pêcheur. La fruste embarcation glissant à la surface de l'eau dormante donnait à cette image un air d'éternité.

Curieusement, l'impression d'infini se dégageant de la scène ne tenait pas de l'horizon – dont la ligne au loin était brisée de manière irrégulière par la végétation – mais à la rusticité du mode de navigation, et au léger flottement de la chemise du pêcheur dans le vent qui venait de se lever. En effet, il me sembla qu'il y aurait toujours des êtres pour se consacrer à ce métier lié à la subsis-

tance des hommes. Et ce tableau se démultipliant sur le mode des « scènes de la vie quotidienne » me donnait à imaginer quelqu'un se livrant à une activité artisanale à laquelle il aurait dédié sa vie, et dont la régularité ne saurait être rompue par quoi que ce soit qui ne fût de première importance. L'intuition que quelque chose manquait à cette scène me renvoyait à l'image initiale du flottement de la chemise dans le vent qui m'avait d'abord paru quelque peu énigmatique. Et là, sous un jour nouveau, ce tableau sembla symboliser l'adversité – dont la force, à ce moment-là, était reflétée par celle du vent – face à laquelle la posture debout et le port altier du pêcheur suggéraient que l'humilité de son métier n'excluait pas un esprit de résistance, et même une certaine fierté...

Ainsi, ce tableau m'apparaissait, plusieurs décennies plus tard, comme la révélation silencieuse de ce vers quoi je devais tendre un jour. Et il me semblait que ce jour était arrivé. De même le moment d'écrire le livre qui naîtrait de cette scène.

Au début, Claire était plutôt stimulée par la perspective d'assumer certaines responsabilités et, outre le confort matériel immédiat que nous procurait ce poste, elle pensait que, plus tard, cela me permettrait de me retirer avec une dizaine d'années d'avance – ce qui ne me serait jamais venu à l'esprit, car j'avais été élevé avec l'idée que l'on doit boire la coupe du travail jusqu'à la lie. Claire pensait, à ce moment-là, développer plusieurs projets, et notamment une collection de romans de l'océan Indien récemment créée dans cette maison où l'essentiel du catalogue était constitué d'ouvrages pratiques et d'albums touristiques.

Claire avait alors de plus en plus de mal dans ses relations avec certains de ses collègues. Mais au fond, étaient-ils devenus à ce point agaçants, ou, se demandait-elle, était-ce elle qui, au fil des années, avait changé – avait vieilli? Le fait est que son manque de patience à leur égard commençait à être perceptible. Elle m'avoua d'ailleurs, un jour, avoir souhaité être à ma place car, témoin des mêmes scènes et des mêmes bavardages qu'elle, je n'étais jamais sollicité à m'y joindre. Cela étant, je ne saurais vraiment dire ce qui m'avait valu d'être épargné par les commérages de mes collaborateurs.

Ces derniers auraient-ils remarqué que, d'une manière générale, parler n'était plus de première urgence pour moi ? Ce dont Claire semblait, elle, avoir eu l'intuition, car à certaines heures, alors que j'étais perdu au fond de mes pensées, il m'était arrivé, une fois ou l'autre, de percevoir chez elle comme une velléité de me dire quelque chose, puis d'hésiter, avant, finalement, d'y renoncer, n'osant troubler ma quiétude.

Contrairement à moi, qui n'étais pas très optimiste de nature, Claire était confiante, persuadée qu'on finirait par avoir notre maison à l'écart de la ville. Le bord de mer ne rentrait pas dans nos critères essentiels ; je dirais même le contraire, puisque, pour ma part, je n'aimais pas beaucoup l'idée de vivre en permanence face à l'océan. Mais l'engouement de Claire, à la découverte des lieux, m'aura probablement contaminé. Voir la mer le matin en ouvrant les yeux, et cela chaque jour de la vie, avait peut-être relégué au second plan, à un moment, ses motivations premières, qui étaient le calme et la tranquillité. Elle s'en ressouvint cependant, après son enthousiasme

débordant du mois de janvier, sans que j'eusse à intervenir auprès d'elle, retrouvant son sens des priorités et le sang-froid sans lesquels, à mon avis, elle ne serait pas Claire.

Cette maison, simple et rustique, était à l'image de la vie que Claire et moi voulions mener. À l'arrière, le gazon, strié par les racines de vieux badamiers, s'étendait jusqu'au sentier sablonneux qui prolongeait la rue jusqu'à chez nous, où les cabris d'un voisin continuaient de venir brouter, comme si la cour était toujours abandonnée. J'y voyais un côté *Far from the Madding Crowd* qui n'était pas pour me déplaire. Claire non plus n'était pas contre, d'autant, disait-elle, que cela nous éviterait de nous occuper de la tonte du gazon. Côté mer, le terrain, délimité par des massonniers qui penchaient sous la pression du vent, donnait l'illusion de rétrécir en descendant abruptement pour aller former, plus loin, une sorte de promontoire où – mais n'était-ce qu'une impression ? – le vent semblait s'acharner davantage sur l'agitation de la pleine mer, qui vient battre la falaise une vingtaine de mètres en contrebas. Par un escalier creusé dans les rochers, on arrivait à une crique minus-

cule, dont la plage est parsemée de coraux et d'aiguilles d'oursins qui, en se retirant avec le reflux des vagues, faisaient un léger cliquetis. Cette crique était couronnée, à l'ouest, de trois côtés par la falaise, où deux grandes arches avaient été façonnées par les intempéries ; dans la plus éloignée des deux, tournoyaient en permanence les embruns des vagues qui battaient les rochers. Et, à travers le voile blanc des gouttelettes, l'on pouvait voir au loin quelque paille-en-queue passant et repassant, comme en mission de reconnaissance.

Un tel spectacle était inattendu dans un lieu si étroit et, surtout, si proche des habitations. C'était même presque trop, avais-je confié à Claire, lors de notre première visite. C'est plutôt ton imagination... avait-elle commencé, distraitement, sans finir sa phrase. Le plus surprenant était que, hormis notre voisin résidant de l'autre côté de la crique, en haut de la falaise à l'est, personne n'avait accès à cette vue : l'existence de cette plage était comme un secret gardé et partagé par deux voisins qui ne s'étaient jamais vus et ne se verraient d'ailleurs jamais.

Varechs n'est pas vraiment un lieu propice au farniente. Ceux qui ne s'y sentent pas à leur aise savent qu'ils ne s'y plairont jamais. Le lieu ne laisse en effet jamais indifférent. L'éventail des humeurs aux sautes parfois abruptes qu'il suscite ne comprend ni l'insouciance ni la sérénité. L'on y est confronté à des sentiments plutôt complexes et pas forcément identifiables de prime abord. En revanche, ceux qui s'y plaisent préfèrent généralement la pleine mer aux lagons, les sombres falaises à la blancheur des plages, la mer démontée à la mer d'huile ; apprécient les changements météorologiques radicaux, ou encore sont capables de supporter le taux excessif d'humidité lorsque, après les averses de l'été, de la vapeur monte du sol en exhalant une odeur de terre. Quant au soleil, qui pouvait brûler en une heure les peaux délicates comme la mienne, il livrait d'après batailles avec le paysage. Notamment, et en premier lieu, avec le bleu nuit de la pleine mer qui, de l'horizon aux falaises, en lui opposant une résistance farouche, prenait des teintes inquiétantes. Ou alors c'était la palette des verts de la végétation se mobilisant sous la filtration de ses rayons déchirant çà et là des rideaux de nuages, dont les tons de gris allaient

du très pâle au presque noir ; ou encore le singulier jeu d'ombre et de lumière auquel se livraient avec lui les badamiers. Ainsi, quels que soient la saison, l'heure et l'éclairage, quelque chose était toujours en train de se tramer à Varechs. Le soir venu n'apportait pas plus le repos, quand le vent était tombé et qu'il faisait nuit d'encre : l'on était alors projeté dans l'attente de quelque chose – qui évidemment n'arrivait jamais.

J'attendais donc : un peu comme il arrive à certains d'être en errance, j'étais, moi, en attente. J'attendais un quelconque signe – venant d'où ? – qui m'éclairerait, me mettrait en phase avec ce lieu qui pour l'instant se refusait à moi. Mais peut-être aurais-je dû commencer par m'abandonner davantage aux évolutions quotidiennes de cet environnement en proie aux caprices des éléments, au lieu de les subir et de leur résister inconsciemment.

Les cheveux noués à l'arrière de la tête, à cause du vent, Claire sortait, allait et venait dans la maison et le jardin, très à son affaire. Munie d'un tuyau d'arrosage

UNE INTERMINABLE DISTRACTION AU MONDE

tude. Et je me dis que je veux continuer de cheminer à tâtons à tes côtés...

Je t'aime,

Claire.

Réalisation : PAO Éditions du Seuil  
Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur S.A.  
14110 Condé-sur-Noireau  
Dépôt légal : janvier 2011. N° 748  
N° d'imprimeur : XXXXX  
Imprimé en France